

Nous tous – disent les taureaux – nous venons de terres du côté où le soleil se lève, de là où le soleil monte, le matin, rose et noyé par les joncs. Nous sommes issus de ces immenses troupeaux de là-bas, et, en des temps qui n'existent plus, nous allâmes vers les terres de là où le soleil meurt, rouge et sanglant sur les montagnes. En ces temps impensables, nous allâmes de ce que les humains nomment l'Est vers ce qu'ils nomment l'Ouest, nous les puissants aurochs au frontal frisé, aux pattes poilues, aux yeux exorbités, nous de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, nous avons suivi, de génération en génération, la courbe du soleil. Et, aujourd'hui encore, dans l'étroitesse de nos champs et marqués de l'odeur de l'homme, toujours nous suivons, en nos petits parcours, cette courbe du soleil sous les cieux.

En ces temps-là – disent nos pères, nos grands frères plus âgés –, nos terres n'avaient pas de limites et nous allions comme des fauves nus. Ce fut un grand mouvement de multiples troupeaux d'Orient: les uns venaient d'où, encore aujourd'hui, coule un fleuve sacré, couleur d'huile et bordé d'arbres à fièvre, et où des dieux, aux multiples bras, déjà nous protégeaient ; les autres vinrent d'entre deux fleuves, là où, paraît-il, naquit la civilisation humaine et où s'inventa, paraître dont les hommes sont si fiers, mais qui n'est que la plus mince nuance qui les différencie des animaux, leur fameuse écriture. Ces divers troupeaux durent se réunir, marchèrent ensemble, dans un gigantesque piétinement qui s'imprima à jamais sur le sol. Et la terre chaude sous le soleil se levait sur ce qui n'était pas encore des chemins tracés par ces premiers humains qui ébauchaient déjà les premières cités.

Pourquoi cette marche ? Nos motivations – si ce terme trop humain peut s'adapter à nos instincts –, ne se trouvent point en dehors de nous. Des lois extérieures, telles celles d'un dieu, ne gouvernent point nos actes ; comme, semble-t-il, ce serait le cas dans les idées de l'homme. La raison de ce déplacement, elle tient tout entière dans une action sans cause, sans finalité : c'est le mouvement même de notre marche, une aspiration de pattes, qui fonda notre détermination.

Et les poussières se soulevaient – continuent à nous raconter les grondements des ventres et des langues de nos mères : les divers troupeaux arrivèrent bientôt dans les grandes forêts de l'Ouest. D'autres troupeaux y vivaient, chassés depuis longtemps par d'autres premiers humains qui en fixaient l'image sur les parois de leurs cavernes, comme pour les adorer, comme pour leur demander de mourir pour eux. Et ce fut encore plus une profusion de troupeaux réunis, les diverses espèces se mélangeant, nées du même mammifère d'autrefois avant cet autrefois. Et ce furent des milliards de bêtes qui allaient, le plus phénoménal troupeau qu'un réel puisse rêver.

Ô petit taureau aux cornes si fragiles, aux pattes hésitantes – continue l'ensemble de tous nos actuels troupeaux de bovins à travers les soleils, les étoiles de tous les continents, de champ en champ : imagine si tu le peux mieux qu'un homme ce que fut cette aventure. Ce fut un bouleversement sur la terre, des heures avant on entendait notre martèlement, et puis dans les rugissements des laves on voyait nos cornes surgir de la brume, et tout était saccagé, les arbres, les plantes, les herbes, et même la boue, par nos pattes, et ce tremblement ne s'arrêtait que longtemps après notre passage. Ne restaient, après notre passage, que nos morts ; nombreux. Car, dans les glaces de ces continents froids, pris dans les neiges, vous les petits taurillons fragiles, étouffés par les cascades de grêlons qui vous creusaient les poumons, vous vous affaliez, tendant votre tête vers votre mère pour la supplier : mais vous la voyiez continuer son voyage. Car nous n'étions, dans cette raison ou déraison que nous ne légitimerons pas, qu'un seul corps, et qui allait droit ; un corps dont la perte d'une cellule, même d'un petit membre, ne devait pas ralentir l'allure. Et vous, le taurillon affalé, mourant dans les neiges, les glaces des forêts, vous voyiez s'en aller votre mère, perdue parmi les autres, solidaire de l'ensemble - et, alors, agitant vos pattes dans un espoir, relevant la bouche vers cette pluie givrée, vous secouant sans secours, vous lanciez vers le ciel gris le cri court et sec du dernier soupir.

Et nous allions – continuent à nous dire sous les vents les lunes noires de nos mères –, nous poussant les unes les autres, cornes contre flancs, cornes contre culs, nous moquant bien de savoir où nous allions. Mais ce n'étaient pas nous, les vaches de ventre, vos arrière--arrière--arrière--arrière-grands-mères, qui menions ce train colossal, en ces temps au-delà de toute mémoire: c'étaient des vieux mâles finis qui conduisaient le troupeau. Et ils n'étaient point là pour leur sagesse ou leur expérience, notions dont nous nous moquions, dont nous nous moquons toujours. Ils étaient là pour donner à notre longue marche un rythme apaisé, et pour bien affirmer l'absence de but et la force physique de ce mouvement, qui n'avait pas de cervelle. En tête, donc, des mâles malades, aveugles, efflanqués, de vieilles bêtes aux cornes rognées, aux poils gris sur le naseau, les pattes raides, la gueule ouverte, les langues pendantes et les pisses permanentes: ils donnaient ce rythme qui permettait à tous de suivre, même aux petits veaux comme vous et aux vaches pleines de vos ancêtres.

Si les mâles de semence, les chefs des troupeaux, ceux qui nous pénètrent en mordant nos échine, à nous les vaches, ou ceux qui foutent à l'anus les jeunes de deux herbes, avaient pris la tête de ce mouvement, la vitesse aurait été trop violente, les morts encore plus nombreux. Ces mâles de semence, aux grosses couilles vibrantes, suivaient les vieux mâles poussifs, boiteux, aux couilles tombantes, et surveillaient les avants et les arrières. Ils surveillaient les avants en repoussant à coup de cornes les vieux mâles qui auraient été tentés de se mêler à eux ; ils surveillaient les avants en tuant, d'un bon coup dans le ventre, les vieux mâles trop faibles et qui ralentissaient de trop la musique posée de cette marche sans fin et trottante – et nous sautions tous, toutes, par-dessus les cadavres encore secoués de la nervosité des pets de la mort, levant la tête et bramant vers le ciel pour un salut. Ils surveillaient les arrières, les mâles de semence, en se laissant doucement et subrepticement distancer, en venant nous rejoindre, nous les vaches de ventre qui les suivions avec nos petits, pour nous mettre le sexe à nos envies; ils surveillaient les arrières en s'empêchant mutuellement de se laisser distancer pour nous rejoindre et nous mettre le sexe à nos envies, en cognant des cornes ceux qu'ils repéraient, chacun des mâles de semence voulant à lui seul nous mettre à toutes le sexe à nos envies, et c'étaient sans cesse des bagarres dans ces allers-retours, et le tout sans jamais s'arrêter ; ils surveillaient les arrières dans la crainte que nos jeunes, nos propres fils, qui voulaient aussi nous posséder, nous les vaches de ventre, ne nous mettent subrepticement le sexe à nos envies, nouveaux allers-retours, nouveaux combats, et c'étaient des yeux qui giclaient dans la poussière de nos pattes qui ne s'arrêtaient jamais, écrasant les arbres et des tas de lapins et de rats que nous laissions sanglants, piétinant tout, piétinant le monde entier, piétinant la terre entière.

Et – continuent à nous répéter les cous tendus des mères de notre troupeau, et aussi celles de toutes les ganaderias, au Sud, au Centre, à l'Ouest de ces terres nommées Espagne ou Portugal, et jusqu'en Camargue, et jusqu'aux manades que l'on a menées en ce qui s'appellerait l'Amérique du Sud, et c'est un lancinant récit qui s'étend dans un espace inconcevable: nous persévérions en ces temps si lointains à marcher, jour et nuit, dans ce brouillard des plaines et des montagnes, sous les pluies ou les sécheresses, voyant ces manèges, sachant de toute éternité que nos jeunes, les nés de nos ventres, ceux qui grandissaient avec leurs pattes trop hautes, ceux qui avaient tété nos laits, un jour où le brouillard serait plus épais, ou le soleil plus près de la terre, iraient rejoindre les mâles de semence ; et, dans l'ordre et le désordre des surveillances et des allers-retours, s'ils n'étaient pas tués d'un coup de corne dans le frontal, reviendraient nous mettre le sexe à l'intérieur de nos envies. Ah ! nous étions mises, nous étions pleines, et nous mettions bas clans les fougères.

Et des humains, parfois, regardaient ce monstrueux et monumental déplacement : ils reculaient, dans leur effarement de vouloir tout comprendre des signes du cosmos ; ils se terraient sous leurs tentes de peaux ou déjà en des villages de terre ; ils étaient en robes de

laine courtes ou ceints de pagnes en peaux de brebis ; ils avaient des poils, des barbes, des seins pendants, des enfants aux mamelles, des feux de braise qu'ils nourrissaient, qui s'éteignaient inlassablement. Et ils nous regardaient passer, détruire les forêts, faire nos bouses sur les terres qu'ils envisageaient, car ça envisagerait toujours, l'homme, de cultiver, c'est-à-dire de transformer à leur usage. Nous, nous ne cultivions et n'envisagions rien : nous allions dans un semblable effarement à celui des humains, sans rien savoir, comme eux, du monde, mais sans la prétention de croire le savoir.